

Présentation

Lucie Roy

Volume 4, Number 3, Spring 1994

Questions sur l'éthique au cinéma

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1001033ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1001033ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cinémas

ISSN

1181-6945 (print)

1705-6500 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Roy, L. (1994). Présentation. *Cinémas*, 4(3), 7–14.

<https://doi.org/10.7202/1001033ar>

Présentation

Lucie Roy

Le symbole donne à penser.

[...]

Or le symbole est déjà dans l'élément de la parole ; nous avons assez dit qu'il arrache le sentiment et la peur même au silence et à la confusion ; [...] par lui l'homme de part en part, reste langage. Ce n'est pas le plus important : il n'existe nulle part de langage symbolique sans herméneutique ; là où un homme rêve et délire, un homme se lève qui interprète [...].

Paul Ricœur,
Finitude et culpabilité II.
La symbolique du mal

Il est plusieurs façons d'aborder l'éthique. Soit on la considère, et c'est le plus souvent à cette association à laquelle on force son questionnement, comme l'étude des fondements moraux et des règles normatives. Soit encore, et c'est la perspective qui nous intéresse principalement, on s'attache à saisir la pensée dans le discours. Or, si la première avenue, morale, incite à penser les frontières et donc la subjectivité en rapport avec l'extériorité des règles qui régissent l'agir humain, la deuxième force à penser les possibles du langage, à considérer l'acte du langage et, par suite et si l'on veut, la morale langagière. De sorte que, questionnant le langage et la pensée dans le langage, on est amené à prendre en compte le jeu de la contingence, des possibles de l'exprimé et, à la fois, de l'altérité, de l'inexprimé et de l'inexprimable de la pensée dans la région du discours.

On le voit, l'éthique ainsi considérée, parce qu'elle passe par le langage, chapeaute et peut connecter par nécessité plusieurs champs disciplinaires en même temps que leurs diverses couches d'interrogation respectives. La philosophie telle qu'énoncée par Kant, en plus de proposer, selon le titre de l'ouvrage, l'examen frontal des *Fondements de la métaphysique des mœurs*, examine sous le couvert d'une analyse transcendantale et catégorielle, les lois du langage où « [...] la connaissance de tout entendement, pour le moins de tout entendement humain, est une connaissance par concepts non intuitive, mais discursive » (p. 179). Avancée par Ricœur, la philosophie anthropologique — par laquelle, selon ses propres vœux, la philosophie rejoint l'anthropologie — examine le constant pouvoir de faillir, « [...] non point “derrière” le symbole, mais “à partir” du symbole » (p. 12)¹, de l'expression mythique, là où, selon lui, a cours le langage de l'aveu.

La philosophie politique, comme l'a démontré Miklos Vetö à la suite d'Hannah Arendt, n'est pas davantage étrangère à l'examen du langage, de l'inépuisable du sens du langage, de l'innommable ou du non-sens des exterminations humaines que des mots ont guidées et, à la fois, occultées. L'étude du langage n'est, inversement, pas étrangère à celle du mensonge, à l'éro-dage et au camouflage de la réalité par le mensonge. « [...] la dé-mence des systèmes totalitaires ne découle pas seulement de leur prémisses [...] elle consiste surtout dans la logique par laquelle ils sont construits. Le véritable délire n'est pas le choix égaré d'un premier principe mais la confirmation constante de ce choix par la fermeture rigide à l'égard du monde, par le refus d'avoir recours à toute factualité qui pourrait s'avérer dissonnante » (p. 572²).

La philosophie analytique de John R. Searle et de Daniel Vanderveken se préoccupe, quant à elle, des contenus propositionnels qui, de modalités assertive, déclarative, performative ou exclamative, relance le débat du vrai et du faux, du référentiel et de l'infé-rentiel et, plus loin, d'un vraisemblable et d'un invraisemblable de contextualité phrasique. Soit en effet, et pour aller vite, les contenus propositionnels correspondent et s'ajustent au monde, soit le monde s'ajuste à eux, soit encore le monde se trouve trans-

formé parce que nommé, soit encore ces contenus de propositions tournent à vide, sont sans monde³. Or, si ces actes illocutoires s'inscrivent sur fond de monde, l'acte filmique, même fictionnel, s'inscrit également sur fond de monde. On a beau dire que la fiction participe d'un changement de régime par lequel on « [...] feint d'accomplir une série d'actes illocutoires, normalement de type assertif » (p. 108⁴), il n'en reste pas moins qu'au versant de la perception sémantique, le film de fiction n'est pas hors le monde. Bref, « dans la terminologie des Actes du langage, l'acte illocutoire est feint, mais l'action d'énonciation est réelle » (p. 111). On pourrait dire, pour citer autrement Searle que « ce qui rend possible la fiction, dans l'hypothèse que je suggère, est un ensemble de conventions extra-linguistiques [et] sémantiques, qui rompent [superficiellement] la connexion entre les mots et le monde [...] » (p. 110). Le film se conçoit dans sa forme horizontale et, même fictionnel, il continue d'entretenir des liens, verticaux, avec le monde et la réalité⁵. En tant qu'acte illocutoire, le cinéma joue « vrai » le faux. Le film de fiction, en vertu de sa connexion au réel, joue « faux » le vrai (le réel) en même temps que par endroits, par référence en acte au réel dans l'énonciation filmique, il joue « vrai » le vrai. Or, on le voit, considérant cette « analytique » du langage, pour utiliser une expression émanant de la philosophie, et par ailleurs cette approche éthique, par laquelle est autorisée l'étude du vrai et du sincère⁶, on est presque aussitôt amené à emprunter, sur le plan de la narrativité, la théorie des mondes possibles. Soit on considère, dans le quasi-cercle du texte, l'activité « dialogique » et « véridictionnelle » du récit filmique⁷, soit encore on l'aborde du côté de l'interprétation⁸ et, la remarque vaut pour les deux « entrées », de la cognition.

En quelque sorte double de l'autre, de la pensée éthique, les recherches cognitives font, par l'étude du langage, jouer de grands connecteurs d'analyse : la philosophie du langage, la psychologie, la sociologie et l'anthropologie. D'un côté comme de l'autre, des recherches éthiques aux recherches cognitives, un même examen est possible, celui de la transmission du savoir *par*⁹ les textes.

Plus que d'effleurer comme on vient de le faire les débats philosophiques et les horizons théoriques tels, notamment, que

ceux proposés par des Kant, Ricœur, Arendt, Searle, on aurait effectivement pu évoquer le système antéprédicatif de Husserl, examiner par lui le frayage, par réduction, de la pensée dans le discours. On aurait pu interroger le passage entre le dire ordinaire et la *Dite* correspondant à une pure expression de la pensée selon Heidegger (1976, p. 250¹⁰), provoquer l'adéquation entre le mot et la mort proposée par René Girard, en appeler à la complexité qui, selon Edgar Morin, n'a pas encore été dite. On trouverait, au centre de leurs recherches, une même préoccupation : l'idéation, ou la non-idéation, de la pensée dans le discours.

Or, à propos des avancées théoriques ici effleurées, comme à propos de l'éthique, nous avons pris quelques libertés. Nous poursuivons ici un même projet éthique, mais un projet sans « clefs » (Resweber, p. 16). Un projet dans lequel, pour les raisons que l'on sait, aucun système éthique n'est proposé, aucun système que cette vision englobante : le cinéma est un langage et, en tant que langage, il demande à être interrogé.

S'inspirant de quelques perspectives d'analyse, narratologique, philosophique, sociologique, historique et filmique, chacun de nous a voulu, c'était le mandat de départ, reconduire le questionnement éthique au sein du film et de l'entreprise langagière du cinéma. Nous ne sommes évidemment pas des spécialistes de la question éthique. Nous sommes cependant des spécialistes de l'image. Bref, cet ouvrage ne prétend pas faire le point sur le questionnement éthique, mais vient au contraire ouvrir le champ d'un questionnement portant sur l'état du film pour le mettre en rapport avec la question de l'éthique. Et, on le précise, on emploie le terme *état* de la même façon que Heidegger : « Selon l'étymologie, "état" vient de *stare* : se tenir debout » (1946, p. 93), comme si la pensée se tenait debout, au centre des langages et de la réalité.

Nous avons voulu passer outre, outre-passer les frontières disciplinaires, penser l'indiscipline sans toujours penser l'interdisciplinarité, décentrer l'analyse, ne pas emprunter ni questionner la perspective sémiologique du « comment se dit le texte », ni celle d'une « sémiotique des passions¹¹ » (ou des agressions) par laquelle peut être convoqué le questionnement éthique, ni enfin celle, narratologique, du « par qui » se dit le texte. Nous avons

plus simplement voulu mettre au jeu de l'analyse la pensée. Prendre et ne rien saisir, ouvrir, mais ne pas fermer et puis, parfois, répondre à la complexité de la question éthique par une simplicité sauvage. Penser la crise du tout, la pénurie du rien au cinéma, le non-intervalle entre le champ visuel et celui des pensées qui prennent et énoncent, l'influence de l'irréalité sur la factualité, l'image langagière pourvue et, devant elle, l'image mentale dépourvue de forces mémorielle et imaginaire — c'est son propos et ce sont les termes de Gilles Thérien qui, dans le cadre du présent numéro, s'est consacré à leur étude. Nous avons voulu questionner les pactes de lire le film *Le Désir, l'arbitraire et le consentement*¹² spectatorial. Nous avons voulu penser la pensée en image, interroger le langage filmique, la perte du sens, l'insensé du discours, les non-dits, les inter-dits, lire la fuite et les craintes, les humeurs et la violence.

Jean-Marcel Paquette retrace, comme en une sorte d'errance entre film et histoire, les origines d'une pensée éthique et, si le lecteur veut bien se livrer au jeu de la réflexion, les possibles implications éthiques dans les œuvres de Tarkovski. Est en quelque sorte considéré comme éthique le retour à la réflexion, à l'*allusion*, au silence, à l'indicible de la pensée, voire à la pensée de l'impensable.

Paul Warren, dans son article « Pour une éthique cinématographique », fonde son argumentation sur le rapport du visible, le plus souvent préconisé dans le cinéma commercial de type linéaire et figuratif, et de l'invisible, par conséquent délesté de son pouvoir d'énonciation et de figuration. L'auteur ne se propose pas de réfléchir sur l'éventuelle participation du cinéma aux possibles du discours éthique en en faisant jouer les paramètres, mais impose l'examen de son éviction par la fiction. Laquelle conduit à une écriture violente et à une écriture de la violence.

Avec son article « Le genre co-opérateur », André Gardies propose de mettre au jeu de l'analyse les questions portant sur les genres, la possible contamination des modes factuels, fictionnels ou virtuels et les pactes de lecture qu'ils impliquent. L'auteur soumet à l'analyse l'idée du voisinage médiatique entre le cinéma et la télévision, privilégie l'examen éthique de cette dernière pour réaffirmer les enjeux éthiques du cinéma.

Gilles Thérien veut quant à lui réfléchir, comme le titre de son article l'indique, sur « L'effet paradoxal des images ». Est posée la problématique d'une éthique, celle encore des forces mémorielles et, pour employer sa terminologie, imaginale de la pensée. Mettant en rapport certaines formes du discours de l'image, dont un bulletin télévisé, un récit moral tiré de la rhétorique romaine, l'auteur examine certaines modifications des règles de la connaissance. Sont donc soumis à la réflexion éthique le pouvoir de l'image dans le flux communicationnel et, du côté de la cognition, l'altérité imaginaire du spectateur.

S'inspirant de la pensée deleuzienne où l'éthique ne se conçoit pas comme une morale, mais correspond à une manière d'être, Jean-Louis Leutrat propose l'examen d'espaces filmiques godardiens qui décrivent des lieux historiques. Le discours éthique est ici de l'ordre de la *praxis* et réside précisément dans le fait de vouloir retracer cette manière d'être, cet esprit godardien, à travers le défilé des événements filmiques. Deleuze disait :

Faire un événement, si petit soit-il, est la chose la plus délicate du monde, le contraire de faire un drame, ou de faire une histoire [...]. Les grands événements, aussi, ne sont pas faits autrement : la bataille, la révolution, la vie, la mort [...]. Les vraies entités sont des événements, non pas des concepts. Penser en termes d'événement n'est pas facile. D'autant moins facile que la pensée elle-même devient alors un événement (Deleuze cité par Rajchman, p. 37-39).

L'article d'Alain Lacasse met en parallèle la philosophie analytique, où sont prises en compte les marques subjectives dans l'acte de langage, et l'*impersonnalité* du langage filmique. L'auteur interroge plus précisément encore les enjeux éthiques de l'analyse que promulgue l'absence de marques subjectives telle que l'envisage Christian Metz dans son ouvrage *L'Énonciation impersonnelle ou le site du film*.

En ce qui me concerne, je tente de décrire le *là* d'un *être-là* du discours filmique ou de vérifier la présence d'une certaine identité de la pensée dans l'écriture cinématographique. J'aborde la problématique de l'état d'adhérence référentielle de la réalité en questionnant les genres cinématographiques. Bref, je rappelle,

dans le site du film, le noyau des références. Celles qui portent sur le monde et les textes et celle, encore, qui en constitue l'opérateur : l'identité d'une pensée inhérente à l'écriture filmique — qui joue de l'adhérence référentielle.

Université Laval

NOTES

1 Paul Ricœur, faisant référence au chapitre « Le symbole donne à penser », disait ceci : « On esquisse les règles de transposition de la symbolique du mal dans un nouveau type de discours philosophique [...] [et on se propose d'indiquer] comment on peut à la fois respecter la spécificité du monde symbolique d'expression et penser, non point "derrière" le symbole, mais "à partir" du symbole. » Et encore : « [...] il est apparu que les mythes ne pouvaient être compris qu'à titre d'élaborations secondaires renvoyant à un langage plus fondamental que j'appelle le langage de l'aveu ; c'est ce langage de l'aveu qui parle au philosophe de la faute et du mal ; or ce langage de l'aveu a ceci de remarquable qu'il est de part en part symbolique ; il ne parle pas de la souillure, du péché, de la culpabilité en termes directs et propres, mais en termes indirects et figurés ; comprendre ce langage de l'aveu, c'est mettre en œuvre une exégèse du symbole qui appelle des règles de déchiffrement, c'est-à-dire une herméneutique. » Paul Ricœur, *Finitude et culpabilité I. L'homme faillible* (Paris : Montaigne, 1960) p. 12 et 10.

2 « Rien, disait-il, n'est plus fallacieux que d'identifier la vérité avec le sens. Cela reviendrait à confondre "l'impulsion de connaître avec le besoin de penser". La vérité est la configuration objective d'une portion du réel, et comme telle, elle ne peut être que limitée. Elle captive l'esprit mais l'esprit finit par l'épuiser. Or le sens, c'est précisément quelque chose d'inépuisable » (p. 556).

3 En prenant certaines libertés, on fait référence à une conférence intitulée *Principes de la théorie des actes du discours*, prononcée par Daniel Vanderveken le 16 février 1994 à l'Université Laval.

4 Il précise aussi : « La classe des illocutions assertives comprend les affirmations, les assertions, les descriptions, les caractérisations, les identifications, les explications et beaucoup d'autres encore. » John R. Searle, *Sens et expression : étude de théorie des actes du langage* (Paris : Minuit, 1982) p. 108.

5 On cite presque la p. 110 du même ouvrage. Notons que l'auteur ajoute, en p. 118 : « Une œuvre de fiction n'a pas nécessairement à être ramenée au seul discours de la fiction, et en général ne s'y ramène effectivement pas. »

6 Daniel Vanderveken parlait plutôt de considérer les règles de *vérité*, de *satisfaction* et de *succès* dans les actes de langage.

7 On emploie les termes de François Rastier qui, dans *Sens et textualité* (Paris : Hachette, 1989), fait en quelque sorte s'entrecroiser univers et mondes.

8 On pense ici à l'ouvrage d'Umberto Eco, *Les Limites de l'interprétation* (Paris : Grasset, 1992).

9 Searle disait, en p. 118 de son ouvrage précité, que : « Presque toutes les œuvres de fiction marquantes transmettent un "message" ou des "messages" qui sont transmis *par* le texte, mais ne sont pas *dans* le texte. » Rastier proposait, quant à lui, et pour revenir aux propos des recherches cognitives, le dessin de frontières cognitives par

signaux (linguistique, phonétique) et symboles (linguistique, psychologie cognitive) dans *Sémantique et recherche cognitive* (Paris : P.U.F., 1991).

10 « En tant que Dite, le déploiement de la parole est en monstration appropriante [...] » Martin Heidegger, *Acheminement vers la parole* (Paris : Gallimard, 1976) p. 251.

11 On fait, au passage, référence au titre de l'ouvrage de Greimas et de Fontanille, *Sémiotique des passions* (Paris : Seuil, 1991).

12 On reprend, pour s'en inspirer, le titre de l'ouvrage d'Alain Houziaux (Paris : Aubier Montaigne, 1973).

OUVRAGES CITÉS

Heidegger, Martin. « Lettre sur l'humanisme », *Questions III*. Paris : Gallimard, 1946.

Heidegger, Martin. *Acheminement vers la parole*. Paris : Gallimard, 1976.

Kant, Emmanuel. *Critique de la raison pure*. Paris : Garnier Flammarion, 1976.

Rajchman, John. « Logique du sens, éthique de l'événement ». *Magazine littéraire*, n° 257 (septembre 1988), p. 37-39.

Resweber, Jean-Paul. *Le Questionnement éthique*. Paris : Cariscript, 1990.

Ricœur, Paul. *Finitude et culpabilité I. L'homme faillible*. Paris : Montaigne, 1960.

Ricœur, Paul. *Finitude et culpabilité II. La symbolique du mal*. Paris : Montaigne, 1960.

Searle, John R. *Sens et expression : études de théorie des actes de langage*. Paris : Minuit, 1982.

Verö, Miklos. « Cohérence et terreur : introduction à la philosophie politique de Hannah Arendt », *Archives de philosophie*, vol. 45, n° 4 (1982), p. 549-584.